

**Qui est Emile Zola ?**

Emile Zola (1840-1902) est un écrivain et journaliste français du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il s'intéresse vivement à la société dans laquelle il vit et qui se transforme avec la Révolution Industrielle.

Journaliste, il interroge les ouvriers mineurs sur leurs conditions de vie et de travail dans les mines et publie son roman *Germinal* en 1885.

Il assiste également à la naissance des Grands magasins, notamment à la création du magasin d'Aristide Boucicaut, Au Bon Marché. Il s'inspire d'ailleurs de Boucicaut et de son magasin pour écrire son roman *Au bonheur des Dames* en 1883.

Lis les textes à l'intérieur du fichier:

Texte 1

- 1) Souligne les mots qui montrent que le puits est comparé à une bête monstrueuse qui dévore les ouvriers.
- 2) Pourquoi Emile Zola compare-t-il le puits qui conduit les ouvriers à la mine à un monstre?

Texte 2

- 3) Souligne les mots qui montrent que les ouvriers travaillent dans des conditions très difficiles.

Texte 3

- 4) Que met en place Mouret dans son grand magasin pour attirer les clientes ?
- 5) Quelle est l'arme qui lui permet d'obtenir autant de clientèle?

Texte 4

- 6) Souligne les mots qui montrent que le métier de vendeuse est un emploi précaire.

### 1) Descendre à la mine

Etienne ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer mon-



-tait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, "sonnant à la viande", pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissant derrière elle que la fuite vibrante du câble.

- C'est profond ? demanda Etienne à un mineur, qui attendait près de lui, l'air somnolent.

- Cinq cent cinquante-quatre mètres, répondit l'homme. Mais il y a quatre accrochages au-dessus, le premier à trois cent vingt.

Tous deux se turent, les yeux sur le câble qui remontait. Etienne reprit :

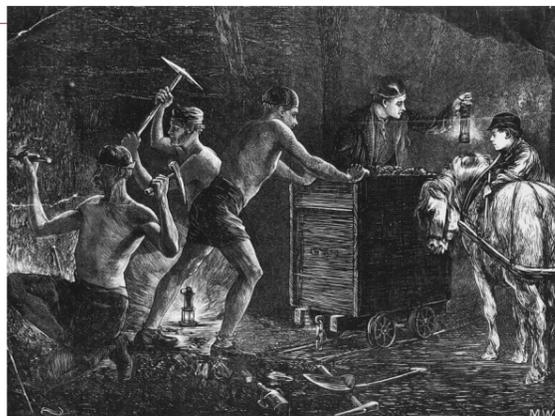
- Et quand ça casse ?

- Ah! quand ça casse...

Le mineur acheva d'un geste. Son tour était arrivé, la cage avait reparu, de son mouvement aisé et sans fatigue. Il s'y accroupit avec des camarades, elle replongea, puis jaillit de nouveau au bout de quatre minutes à peine, pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamé, de boyaux géants capables de digérer un peuple. Cela s'emplissait, s'emplissait encore, et les ténèbres restaient mortes, la cage montait du vide dans le même silence vorace.

### 2) Travailler dans la mine

C'était Maheu qui souffrait le plus. En haut, la température montait jusqu'à trente-cinq degrés, l'air ne circulait pas, l'étouffement à la longue devenait mortel. Il avait dû, pour voir clair, fixer sa lampe à un clou, près de sa tête ; et cette lampe, qui chauffait son crâne, achevait de lui brûler le sang. Mais son supplice s'aggravait surtout de l'humidité. La roche, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son visage, ruisselait d'eau, de grosses gouttes continues et rapides, tombant sur une sorte de rythme entêté, toujours à la même place [...]



Pas une parole n'était échangée. Ils tapaient tous, on n'entendait que ces coups irréguliers, voilés et comme lointains. Les bruits prenaient une sonorité rauque, sans un écho dans l'air mort. Et il semblait que les ténèbres fussent d'un noir inconnu, épaissi par les poussières volantes du charbon, alourdi par des gaz qui pesaient sur les yeux. [...] Puis, tout retombait au noir, les rivelines tapaient à grands coups sourds, il n'y avait plus que le halètement des poitrines, le grognement de gêne et de fatigue, sous la pesanteur de l'air et la pluie des sources.

Extrait de *Germinal*, Zola (1885)

### 3) Description du grand magasin appelé *Au bonheur des Dames*

*Mouret est le propriétaire du grand magasin*

Déjà, voulant éviter la fatigue des étages aux dames délicates, il avait fait installer deux ascenseurs, capitonnés de velours. Puis, il venait d'ouvrir un buffet, où l'on donnait gratuitement des sirops et des biscuits, et un salon de lecture, une galerie monumentale, décorée avec un luxe trop riche, dans laquelle il risquait même des expositions



de tableaux. [...] Il créait des rayons pour petits garçons et fillettes, arrêtaient les mamans au passage, en offrant aux bébés des images et des ballons. [...]

La grande puissance était surtout la publicité. Mouret en arrivait à dépenser par an trois cent mille francs de catalogues, d'annonces et d'affiches. Pour sa mise en vente des nouveautés d'été, il avait lancé deux cent mille catalogues, dont cinquante mille à l'étranger, traduits dans toutes les langues.

Extrait d'*Au bonheur des Dames*, Zola (1883)

### 4) Les conditions de travail d'une vendeuse de grand magasin

Deux mois durant, elle se retrouva sans argent. Il lui fallait trente sous par jour. Le loyer payé, elle ne mangeait que du pain sec pour donner un peu de viande à son enfant. Elle se présentait dans tous les magasins, à la place Clichy, au Bon Marché, au Louvre. Mais les affaires s'arrêtaient partout durant l'été. On lui disait de revenir à l'automne. Comme elle, plus de 5 000 vendeurs cherchaient du travail. Alors elle tentait de trouver des petits boulots. Certains soirs, elle faisait dîner son fils tout seul en lui disant qu'elle avait mangé dehors. Elle se mettait au lit avec la tête qui tournait.

Extrait d'*Au bonheur des Dames*, Zola (1883)